

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Tremblay, U. G. (2013)** « Michel, J., *Ricœur et ses contemporains* », *Ithaque*, 13, p. 227-231.

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque13/Tremblay.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Michel, J. (2013), *Ricœur et ses contemporains*, Paris, Presses Universitaires de France, 180 p.

Ugo Gilbert Tremblay*

Dans son plus récent ouvrage, J. Michel s'attelle à poursuivre le travail d'interprétation de l'œuvre de Paul Ricœur qu'il avait déjà su brillamment entamer ailleurs¹. Mais alors que dans *Paul Ricœur. Une philosophie de l'agir humain*, Michel cherchait à fournir un éclairage général de la philosophie ricœurienne en suivant le fil d'Ariane du problème de l'agir, il s'attarde cette fois à la confronter à une source de lumière plus particulière et plus circonscrite, celle de son rapport au poststructuralisme français. À la notable exception de Castoriadis, en effet, qui ne saurait être assimilé sans violence à cette nébuleuse, J. Michel propose une série de confrontations dyadiques entre Ricœur et ceux parmi ses contemporains qui ont – de près ou de loin – été associés à ce courant de pensée (Bourdieu, Derrida, Deleuze, Foucault). Chacun à sa façon, ces auteurs auraient pratiqué une sorte d'*Aufhebung*² à l'égard du structuralisme, c'est-à-dire un mouvement partagé entre l'arrachement et la conservation, l'éloignement et l'incorporation. De cette galaxie aux contours *a priori* sibyllins, Michel a d'ailleurs le mérite de proposer dès le départ une définition minimale, tout en étant conscient qu'il s'agit moins d'une école de pensée proprement dite que d'une catégorie propre à la reconstruction rétrospective de l'histoire des idées³. Ainsi peut être

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

¹ Voir principalement J. Michel (2006), *Paul Ricœur. Une philosophie de l'agir humain*, Paris, Cerf.

² Michel, J. (2013), *Ricœur et ses contemporains*, p. 140.

³ *Ibid.*, p. 163.

dit « poststructuraliste » selon lui tout courant intellectuel qui, tout en reconduisant certains éléments du structuralisme, fut-ce même en les amendant au passage, mobilise en même temps « des ressources pour tenter de dépasser son hyper-formalisme et son axiome de clôture interne⁴ ». Il s'agit en d'autres termes pour ces penseurs de refuser d'épouser le structuralisme *tel quel* tout en lui reconnaissant certaines vertus, si ce n'est au moins le fait d'avoir mis en œuvre un certain nombre d'opérations théoriques salutaires.

La principale intuition de Michel, qui est sans aucun doute à la source de son entreprise de rapprochement entre Ricœur et ces différents auteurs, consiste précisément à comprendre l'herméneutique de soi ricœurienne comme une herméneutique poststructuraliste. Bien qu'il feigne en début d'ouvrage – par souci probable de dramatisation rhétorique – une certaine hésitation⁵ quant à la pertinence de recourir à une telle qualification, il n'en demeure pas moins que son livre tout entier se donne à lire comme une légitimation de cette étiquette, ce dont témoigne d'ailleurs sa conclusion : « au terme de notre étude, nous confirmons la seconde hypothèse [à savoir que la philosophie de Ricœur constitue bel et bien une variante singulière du poststructuralisme]⁶ »⁷. Il faut dire qu'une telle conclusion témoigne moins d'une authentique et imprévisible découverte que du fait que Michel a finalement bel et bien trouvé chez Ricœur de quoi fonder l'intuition qui guidait sa recherche dès le départ. Mais il ne saurait s'agir pour autant ici d'assimiler son ouvrage à une banale pétition de principe, puisque les nombreux indices invoqués par Michel à l'appui de sa thèse donnent amplement à convaincre qu'il n'en va nullement d'une simple projection *a posteriori* : la philosophie ricœurienne semble au contraire porteuse d'un véritable projet – non seulement cohérent mais surtout réfléchi – de dépassement du structuralisme, accompagné d'une prise en charge de

⁴ Michel, J. (2013), *Ricœur et ses contemporains*, p. 7.

⁵ *Ibid.*, p. 7 ; 10.

⁶ *Ibid.*, p. 163.

⁷ J. Michel avale ainsi une association que d'autres commentateurs, d'origine principalement anglo-saxonne, avaient entrevue avant lui, tels que S. H. Clark, G. B. Madison, M. Valdes, A. Lock, T. Strong et L. Dolezel, auxquels il reconnaît d'ailleurs sa dette en toute probité.

certaines de ses avancées les plus incontournables (autonomie du texte, inanité de la psychologie de la compréhension, etc.).

Dans son premier chapitre, Michel entreprend de croiser les œuvres de Ricœur et de Bourdieu en insistant surtout sur les résonnances mutuelles qu'offre leur traitement respectif de la question de l'identité personnelle. Il s'agit pour lui de montrer en quoi leur manière de concevoir les conditions de la permanence et de l'unité du sujet, compris dans son mode d'existence temporel, débouche dans les deux cas sur un rejet de la réification des systèmes d'actions et d'identification dont le structuralisme s'était montré coupable. Ricœur et Bourdieu ont certes en commun de mettre au jour l'existence de dispositions durables sédimentées en l'homme en provenance du monde de la culture (le caractère pour l'un, l'*habitus* pour l'autre), mais les deux résistent à la tentation de substantialiser ces dispositions acquises en cherchant à les historiciser, c'est-à-dire en faisant valoir leur enracinement diachronique contre la pure synchronie de structures apparemment intemporelles. Bien que le sujet, pour l'un et pour l'autre, ne saurait à aucun moment s'ériger en maître du sens – ce serait là réintégrer le sujet dans le confort cartésien d'une souveraineté surplombante et fondatrice – Ricœur et Bourdieu conservent néanmoins l'idéal régulateur d'une lucidité étendue, que ce soit grâce à la médiation herméneutique des œuvres cristallisées du sens qui nous précèdent (Ricœur), ou par le regard distancié d'un chercheur pratiquant la socioanalyse (Bourdieu).

Dans son deuxième chapitre, Michel cherche à restituer les échos philosophiques possibles entre Ricœur et Derrida, mais soulignons que c'est aussi pour lui l'occasion d'éclairer les liens unissant chacun d'eux à Hegel, Kant, Heidegger et Levinas. On retiendra surtout que les deux philosophes ont tous deux combattu le péril systémique de la totalisation hégélienne. Force est de constater que ce combat ne se décline toutefois pas exactement de manière analogue : alors que la déconstruction derridienne se caractérise davantage comme un « hégélianisme inversé », où le chemin du savoir se trouve à jamais marqué sous le signe de l'aporie, l'herméneutique de Ricœur donne lieu à ce que Michel appelle un « hégélianisme brisé », où la dialectique est certes purgée de la perspective du savoir absolu, mais demeure néanmoins ancrée dans l'horizon d'une possible reconstruction du sens, fût-elle incomplète. C'est là aussi ce qui

explique la réserve de Ricœur vis-à-vis de la finitude radicale du sujet puisée par Derrida chez Heidegger, l'herméneute préférant l'idée d'une finitude relative, où l'indépassable fêlure du *cogito* ne l'empêche pas de viser une reconquête au moins partielle de lui-même, notamment par l'« apprentissage des signes ».

La rencontre fictive entre Ricœur et Deleuze est sans doute la plus inusitée de l'ouvrage. Michel parvient néanmoins à montrer que certaines zones de recoupement s'y font jour. Ainsi en est-il par exemple de leur commun refus de la fermeture des systèmes de signes sur eux-mêmes⁸, de leur volonté partagée de réhabiliter la notion d'évènement et du primat ontologique qu'ils accordent tous deux au désir et à la vie. Une fois établies ces affinités, c'est eu égard à leur rapport à la psychanalyse que les coïncidences achoppent toutefois : tandis que Ricœur souhaite en faire une « région de l'herméneutique », Deleuze souhaite définitivement en sortir. De même, alors que pour Ricœur, comme pour Freud, le « devenir-sujet » maintient au moins le statut d'une « terre promise », bien que l'accostage y soit infiniment différé, Deleuze entend assumer jusqu'au bout la thèse d'un décentrement radical du sujet, voire d'un « hors-sujet ».

Force est de reconnaître que le chapitre IV du livre, portant sur Ricœur et Foucault, manifeste une certaine rupture de ton par rapport aux chapitres précédents. Il nous semble que cette rupture affaiblit – sans toutefois la compromettre – l'unité de l'ensemble. La confrontation des corpus semble plutôt y prendre la forme d'un prétexte pour faire valoir la spécificité de l'entreprise ricœurienne, à la lumière du concept foucauldien de souci de soi, Foucault lui-même étant vite refoulé à l'arrière-scène. S'ensuivent néanmoins des développements lumineux sur la contribution de Ricœur à l'épistémologie des sciences humaines, contribution dont Michel montre avec clarté qu'elle se situe dans l'héritage de la spiritualité socratique, où toute visée de connaissance (de soi) se double d'un souci de transformation de soi, dont l'ultime finalité consiste pour Ricœur à « devenir humain et adulte ».

⁸ Rappelons que pour Ricœur, l'analyse structurale est incorporée dialectiquement comme un moment qui ne doit pas cependant se conclure par un renoncement au référent extralinguistique.

Le dernier chapitre doit quant à lui être considéré à part, dans la mesure où Castoriadis peut difficilement être assimilé au poststructuralisme français. L'analyse comparée de Michel s'attèle néanmoins à rendre compte des parallèles possibles entre les deux penseurs. Outre un important héritage freudien en commun, on notera leur réhabilitation de l'imaginaire comme source de savoir, de même que leur critique de la subordination marxiste de la superstructure symbolique à l'infrastructure matérielle. Quant aux divergences, Michel montre bien qu'elles concernent principalement la reprise par Ricœur de la notion marxienne d'idéologie aussi bien que son plaidoyer concernant les virtualités critiques du discours utopique. Le rôle accordé par Ricœur à l'État dans sa conception de la reconnaissance apparaît également incompatible avec l'orientation révolutionnaire posttétatique du projet politique porté par Castoriadis.

Finalement, le livre de Michel nous paraît dans l'ensemble remplir sa promesse, celle de faire valoir la variante singulière du poststructuralisme élaborée par Ricœur, en portant une attention spéciale au statut anthropologique du sujet, de même qu'aux implications de nature éthico-politique de son œuvre⁹. Toute l'originalité de la démarche de Ricœur semble effectivement être, comme le dit judicieusement Michel, de « repenser la modernité à la fois en fonction de la subversion poststructuraliste et en fonction de la sagesse des Anciens¹⁰ ». C'est donc avec profit que le lecteur désireux d'approfondir le rapport de Ricœur à ses contemporains pourra consulter cet ouvrage, ce dernier constituant une véritable contribution à ce qu'il convient bien d'appeler, comme le veut désormais l'usage, les études ricœuriennes¹¹.

⁹ Michel, J. (2013), *Ricœur et ses contemporains*, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*, p. 85.

¹¹ La seule véritable critique que nous puissions adresser à ce livre concerne moins l'auteur lui-même qu'une pratique universitaire hélas de plus en plus répandue, celle qui consiste à joindre dans un même livre des textes inédits à d'anciens articles tout en cherchant à leur donner *a posteriori* l'apparence d'un projet unitaire et réfléchi comme tel. Outre la présence de longues citations répétées (*cf.* p. 37 et 134, p. 26 et 123), il est inévitable de sentir par moment que le fil directeur a été inséré après coup. Il est entendu que cela n'enlève cependant rien à la valeur et à la pertinence des pièces autonomes qui en constituent l'édifice.